



Jean Bédard

MARGUERITE  
PORÈTE

L'INSPIRATION DE MAÎTRE ECKHART

Roman

v|b éditeur

Jean Bédard

MARGUERITE  
PORÈTE,  
L'INSPIRATION DE  
MAÎTRE ECKHART

roman

**v1b éditeur**  
Une compagnie de Quebecor Media

*À ma mère*

## PRÉAMBULE

*Chez les dominicains du couvent Saint-Jacques, à Paris, vivait un vieil aveugle dont personne ne savait rien, vu qu'un ordre de silence avait été émis à son propos. L'Inquisition avait jadis prononcé contre lui l'anathème. Un ancien suppôt de Satan, aujourd'hui jugé inoffensif. Il portait une robe de bure en loques et tenait un bol de bois qu'il refusait de lâcher, même la nuit.*

*On assigna à un jeune moine la tâche de lui tenir compagnie. Cela provenait du fait que l'homme était devenu fou et qu'on prêtait au jeune moine le talent d'équilibrer les humeurs. Ce dernier avait, en effet, obtenu quelques résultats dans un hôpital d'Alsace, d'où il venait. Il avait remarqué que si l'on écoutait un fou sans répliquer, si l'on entrait dans son jeu comme dans un jeu d'enfants, l'amertume s'écoulait librement et l'homme reprenait la maîtrise de son imagination.*

*Mais le vieil aveugle ne parlait pas. Il ne bougeait même pas, ou à peine. Il souriait de façon stupide alors même qu'il n'y avait personne autour de lui. De longues heures, il chuchotait un borborygme que seuls semblaient comprendre les écureuils qui venaient lui rendre visite. Hélas ! dès que le jeune moine s'assoit à côté de lui sur la margelle du puits, il se taisait, mais continuait à sourire à tout vent.*

*Il semblait âgé, mais l'était-il réellement ? Il arrive que la misère fatigue un homme prématurément, mais ce n'était pas*

*son cas : il fainéantait au couvent depuis on ne savait quand, et auparavant, il s'était joyeusement égaré au milieu des libertines du bassin de l'Escaut. Il faut croire que le péché ravage plus que la misère.*

*On l'appelait « le chien des femmes ». On disait qu'il s'était dévidé, au propre comme au figuré, chez quelques béguines du Libre-Esprit, avant leur condamnation par le concile de Vienne en 1312. Ulysse avait exigé d'être attaché au mât de son navire pour ne pas sombrer sous le charme des Sirenes, lui s'était jeté à la mer. Il buvait maintenant le résultat de ses crimes et l'Église, toujours miséricordieuse, espérait qu'il meure dans la crainte, la repentance et la pénitence.*

*Il vivait parmi nous, dans notre silence et notre austérité, notre patience et notre pitié. On ne pouvait mieux traiter un condamné. L'effort en valait la chandelle : si jamais le fautif reprenait ses esprits et abjurait l'hérésie dont il avait été plus victime que coupable, il témoignerait publiquement de l'ignominie des béguines. C'était la mission du jeune moine. Mais dès qu'il approchait du fou, celui-ci se fermait comme une huître.*

*Cela dura jusqu'au jour où cinq enfants pauvres entrèrent dans la cour pour apprendre à lire. Une riche Bruxelloise, logeant à ce moment-là à Paris, à l'hôtel de la guilde des tisserands, femme charitable s'il en est, avait versé à l'économe de la communauté une somme pour le moins convaincante. Dire la frayeur des enfants lorsqu'ils aperçurent pour la première fois notre vieux fou, je ne le peux. Nous étions habitués à lui, mais il était effrayant.*

*Il était la contradiction même. Ses cheveux et sa barbe formaient un feutre gris jaunâtre qui découvrait un large front traversé d'une cicatrice violette, un nez déformé par une ancienne cassure, une bouche édentée. Ce visage semblait avoir été pris sur la souffrance, et pourtant, ses lèvres sensuelles et pulpeuses, malgré une entaille qui ne s'était jamais totalement refermée, souriaient avec une constance désespérante. Ses yeux*

*enfoncés, voilés, mais toujours grand ouverts sous des sourcils en encorbellement, semblaient inlassablement jouir de nouvelles beautés. Lui qui, plus que tout homme, avait vécu dans le péché, non seulement n'était harcelé d'aucun sentiment de culpabilité, mais paraissait déjà plongé dans la plus grande béatitude.*

*Comment sauver un homme heureux ?*

*Après quelques jours, un enfant particulièrement brave osa s'approcher de lui et, pour s'amuser, innocemment, fit tomber un petit caillou dans son bol. L'homme se figea encore davantage dans son expression de perpétuel bonheur niais, mais ses yeux s'humidifièrent, un filet d'eau se mit à glisser dans un sillon de sa joue et ne cessa plus de couler.*

*Le jeune moine saisit l'occasion. Il demanda aux enfants de s'asseoir autour du malheureux. Après un long moment de silence, l'homme se mit à chuchoter son borborygme habituel. Le garçon courageux osa l'interpeller :*

*— Ce n'est pas juste de raconter des histoires qu'on ne peut pas comprendre !*

*Le vieil homme se tut à nouveau. Rien ne sortait de lui qu'un filet d'eau sur un masque de joie. Malgré ce nouvel échec, il fut décidé qu'on recommencerait le même stratagème après chaque leçon de lecture aux enfants. Le progrès étonna. Quelque temps plus tard, il raconta son histoire que le moine écrivit...*

*À la fin, le prier avait devant lui un texte écrit aussi cohérent que possible. Le misérable retourna à son silence. Il avait signé sa confession. On peut difficilement le croire, mais il était plus heureux que jamais. Il s'était totalement perdu.*

*Le jeune moine avait échoué. Il fallait brûler le papier dangereux et renvoyer le malheureux à son cachot. La chose était décidée, mais il en fut autrement.*

*La riche Bruxelloise venait de verser une deuxième somme encore plus importante à la communauté. Elle voulait être reçue dans la cour intérieure du couvent. Il n'était pas question d'en retirer notre vieux fou, car le prieur s'était vanté à elle de sa miséricorde pour l'hérétique. Impossible de reculer.*

*La femme, escortée de deux bourgeois de la ville, entra dans le préau. C'était le matin du premier juin 1325.*

*La porte ne s'était pas encore refermée derrière la noble femme que notre hérésiarque s'était levé comme si son maître venait d'entrer. La femme n'avait pourtant pas parlé, elle n'avait fait aucun bruit. Toute la communauté resta stupéfaite, incapable du moindre mouvement.*

*Les yeux vides et gris, l'aveugle s'approcha d'elle à pas lents, mais sans heurter aucun obstacle, ni même faire rouler un seul caillou. S'il avait pu sourire davantage, il l'aurait fait; son euphorie restait intacte, mais des larmes ruisselaient sur sa barbe. La femme, ni jeune ni belle, petite, anémique, avec un visage d'enfant aux rides profondes, d'un seul coup ne fut plus qu'une statue de sel. Ses fines lèvres frémissaient cependant. Les yeux fixes, elle restait prisonnière du charme. Elle était comme ensorcelée, et ses pieds demeuraient figés. Son corps penchait, car elle allait courir vers lui au moment où elle avait été pétrifiée. Prodige! Fortement inclinée, elle ne tombait pas.*

*Le vieil aveugle lui tendait la main. Il avança assez pour la toucher.*

*Un garde s'interposa et un autre, par on ne sait quel réflexe, prit la femme par les épaules. Le vieux fou chancela, tremblant de tout son corps. Foudroyé, secoué de convulsions, il dévisageait la femme comme si la vue lui avait été redonnée. Saisi d'une douleur effroyable, il s'écroula, mort.*

*La femme s'évanouit dans les bras du garde.*

*Nous le disons comme nous l'avons vu. La femme ne fit jamais aucun mouvement vers lui ni contre lui, ne sembla ni le*

*craindre ni s'apitoyer. Simplement, dès le premier regard, elle fut littéralement stupéfaite. Et lorsque le démon quitta l'aveugle, elle défaillit.*

*Personne n'approcha du cadavre du possédé.*

*Le lendemain, la dépouille avait disparu; son vêtement puant reposait sur la pierraille. Sans doute le démon habitait-il l'homme depuis longtemps, ce qui explique la putréfaction accélérée du cadavre.*

*Peu de temps après, la femme repartit dans son pays et le jeune moine reçut l'ordre de retourner en Alsace. Il apporta avec lui le manuscrit satanique que son provincial voulait examiner, vraisemblablement pour achever une des nombreuses démonologies qui faisaient jurisprudence chez les inquisiteurs.*

*Je, soussigné, confirme le témoignage qui suit.*

*Rédigé à Erfurt, le 25 juillet 1328,*

*Bérenger de Morlacen, o. p.*

# LA PROPHÉTIE

*Ainsi parla l'hérétique au couvent Saint-Jacques :*

Dans le Hainaut, pas très loin de Valenciennes, trois énormes châtaigniers se dressent sur une forte colline. Les jours doux, la frondaison caresse le ciel et les nuages se dispersent. Au même moment, dans les prairies vertes, apparaissent des moutons. On dirait que les nuages se sont ratinés pour descendre sur terre et brouter un peu d'herbe. Nulle part au monde, la joie de la terre n'épouse si parfaitement la sérénité du ciel. On monte là pour contempler les champs, les fourrés et les bois, trouver un moment de paix, pleurer une peine ou demander une fille en mariage.

Néanmoins, tout en haut, les troncs tors et les têtes fri-sées des trois molosses provoquent le ciel et attendent l'orage. Aux jours noirs, la vérité tombe là, sur leur tête. Quand la tempête s'annonce, les paysannes s'approchent de la colline pour étudier les signes.

« Les douleurs seront terribles », avait dit maman en revenant de la colline. Et elle ajouta : « L'enfant vaut la peine. »

C'est toute la question : l'enfant vaut-il la peine ?

Maman était sage-femme. Comment une femme peut-elle trouver de la sagesse dans le désir sexuel, l'accouchement,

l'allaitement, le poids des enfants s'il n'y a pas d'issue en ce monde? Pour la sage-femme, l'espérance n'est pas une vertu, c'est une condition de travail.

Je n'avais pas sept ans le jour où elle m'amena à mon premier accouchement. Il faisait beau. Arrivés sur les lieux, nous nous sommes arrêtés pour une courte prière silencieuse. Maman me demanda d'attendre dehors et de surveiller une brebis qui était là, attachée près de la maison, pour la traite.

Je n'ai rien vu du mystère de la naissance, mais j'ai tout entendu. La brebis aussi. Tout le troupeau qui broutait paisiblement sur la colline à une demi-lieue de la maison a, lui aussi, entendu. Un hurlement épouvantable! Le cheptel entier prit la fuite. La brebis, elle, faisait claquer sa corde, tirant jusqu'à s'étrangler, piétinant sur place, revenant, se jetant de nouveau au bout de sa corde. J'avais peur pour elle. Le chanvre disparaissait dans sa fourrure, elle revenait vers le pieu, inspirait, lançait un bêlement déchirant et retournait à pleine course se pendre à la limite de sa liberté. Elle allait mourir, apeurée par le hurlement créateur.

Je coupai la corde. La brebis détala.

Et puis, plus rien, pas le moindre son. Un silence de mort. Enfin, un cri s'arracha douloureusement de l'étouffement. C'était le bébé.

— Entre, Guion.

J'ouvris prudemment la porte, m'approchai du lit, alors elle me montra la petite bête sanguinolente, grise et chiffonnée qui grimaçait de souffrance; toute son énergie paraissait consacrée à tenir ses paupières fermées comme si la lumière constituait un instrument de torture aux dimensions astronomiques. J'étais terrorisé. Malgré ma frayeur, je vis se former derrière l'épaule de maman la chose la plus surprenante, déconcertante, inconvenante qui soit, la dernière chose que l'on aurait pu imaginer après un tel concert

de peurs et de douleurs : le visage souriant et complètement lunaire d'une mère.

Cependant, pour celui qui a été témoin des événements extravagants de ce début du XIV<sup>e</sup> siècle, le principe de l'enfant devenait pour le moins douteux. Oui ! On percevait bien l'extraordinaire percée des femmes qui donnait à espérer de l'enfant, mais en même temps, on assistait à leur chute inexorable. J'ai connu aussi bien Marguerite Porète, la devancière, que Guillaume de Paris et Philippe de Marigny, ses inquisiteurs. J'ai connu le libre amour et l'enfer, mais lequel l'emporterait ?

En l'année 1306, Philippe le Bel confisqua les biens des Juifs, mit à la torture un grand nombre d'entre eux, puis les bannit de son royaume. Plus de cent mille furent exilés. Il fit de même avec les Lombards. L'argent des Juifs et des Lombards ne suffisait pas, il instaura des mesures financières qui suscitèrent des émeutes. Paris était en émoi, au bord de la révolte. Le roi se réfugia au Temple pour être protégé provisoirement par les riches et célèbres moines chevaliers de l'Église : les templiers. Il y resta le temps nécessaire pour qu'une partie de ses troupes reviennent de Rome, où elles tenaient en laisse le pape qui concurrençait les pouvoirs fiscaux de l'État. Contre toutes les coutumes, le roi demanda d'être nommé grand maître du Temple avec toute autorité sur la fortune de la célèbre communauté combattante de l'Église. Cela ne lui fut pas accordé.

Quelque temps plus tard, il invita à sa cour le grand maître du Temple, Jacques de Molay. Le roi le pria de devenir parrain de l'un de ses enfants. Le 12 octobre de l'année suivante, Jacques de Molay assista, aux côtés du souverain, aux obsèques de la femme de Charles de Valois, le frère de Philippe le Bel. Leur amitié parut scellée.

S'insinua alors dans l'affaire Philippe de Marigny, mon maître. Cet habitué des bordels ne pouvait concevoir la

chute du Temple sans celle d'un mouvement de femmes qu'on appelait les béguines parce qu'elles échappaient à l'emprise des hommes. En effet, à quoi servirait à Philippe le Bel d'accroître son pouvoir sur les hommes s'il perdait le contrôle des femmes ?

C'est alors qu'un orage secoua le lieudit des Trois Châtaigniers. Une énorme branche s'effondra sous la hache du tonnerre. Et une vieille femme prophétisa : « Il ne sera plus possible de retenir les chiens. Dès qu'ils aperçoivent une femme, ils voient la joie, la légèreté, ils imaginent des enfants jouer autour d'une maison, un jardin, des poules, une vache, un futur qui s'ouvre et leur échappe, et cela leur est insupportable. »



« Elle est toujours là, cette femme, sans cesse lapidée pour son amour ; et si, moi, Marguerite, je disparaissais sans lui prêter secours, à quoi aura servi ma vie ? »

Après avoir livré un éprouvant témoignage dans un procès en hérésie, Guion, secrétaire de l'Inquisition, est rongé par le doute. Lorsqu'il fait la rencontre de Marguerite Porète, mystique chrétienne dont le Libre-Esprit lui vaut d'être pourchassée par les autorités, il est séduit et prend la fuite avec elle. Durant leur cavale sur les routes de France, il découvre et fait sienne la philosophie des béguines, ces insoumises qui font trembler les rois autant que le pape.

Hélas, l'étau se resserre autour des rebelles. Consciente qu'elle est devenue un danger pour sa communauté, Marguerite part pour Paris, avec l'espoir de se fondre dans la foule. Mais Guion ne peut se résoudre à l'abandonner...

Avec comme toile de fond un XIII<sup>e</sup> siècle méconnu, le roman va bien au-delà du récit historique ; c'est une profonde réflexion sur la vie, l'amour et la liberté que l'auteur livre ici, dans une écriture dense et exaltée.

Jean BÉDARD s'est fait connaître grâce aux romans *Maître Eckhart* (Stock, 1998), traduit en plusieurs langues, *Nicolas de Cues* (l'Hexagone, 2001) et *Comenius ou l'Art sacré de l'éducation* (JC Lattès, 2003). Il est également conférencier et enseigne le travail social à l'Université du Québec à Rimouski.